

Comment les professionnels intervenant auprès d'auteurs de violences au sein du couple appréhendent-ils les situations de contrôle coercitif exercé par les auteurs, et en quoi ces perceptions éclairent-elles les enjeux de l'intervention et de la prise en charge en lien avec la prévention du féminicide ?

Auteur : Versanne, Clara

Promoteur(s) : El Guendi, Sarah

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en criminologie interpersonnelle

Année académique : 2025-2026

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/26493>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Entretien n°9

Moi : Pour commencer, pour poser un petit peu le cadre, est-ce que vous pouvez-vous décrire brièvement ainsi que votre rôle et vos expériences auprès, ou pas, d'auteurs de violences conjugales ?

Intervenant : Moi je suis psychologue de formation, j'ai travaillé surtout comme travailleur social avec des rôles de coordination hiérarchique. C'est surtout au CVFE à Liège pendant 21 22 ans. 21 ans, je pense. Et dans ce cadre-là, j'ai travaillé une quinzaine d'années dans le domaine de l'accueil et de l'hébergement de femmes et enfants victimes de violences conjugales. Depuis j'ai quitté le CVFE en 2024 et puis au CVFE, j'avais aussi travaillé en éducation permanente donc avec des réflexions autour des inégalités de genre et des violences conjugales, mais sous un angle un peu plus politique, disons, plus directement politique ou critique. Depuis lors, j'ai retrouvé un boulot cette fois comme psychologue, moi j'ai mené beaucoup d'entretien au CVFE avec des personnes victimes très majoritairement. Mais pas avec une casquette de psychologue clinicien, ce qui est le cas maintenant, je suis comme un vieux-jeune psy on pourrait dire ça comme ça. Et depuis un an exactement je travaille en planning familial avec ce rôle de psychologue clinicien dans un cadre qui est notamment celui d'un dispositif d'accueil des victimes à nouveau, de violences conjugales, on a des subsides en planning liés à cette spécificité-là. Et dans cette histoire professionnelle là, j'étais en contact essentiellement avec des auteurs via les récits de leur compagne ou ex-compagne. Ça c'est certain, mais aussi via les expériences ou les partages de collègues de Praxis, notamment qui travaillent auprès des auteurs. J'ai aussi eu des contacts avec des hommes auteur de violences conjugales très minoritaires, mais réguliers, disons quand on travaille dans une maison d'accueil, on a des contacts avec ces hommes parfois informels, parfois non prévus, parce qu'ils ont retrouvé la maison, parce qu'on accompagne une femme avec son enfant lors de l'échange, quand il y a une garde accordée au papa. Et il y a eu aussi l'une ou l'autre rencontre dans des situations où on estimait que ça avait du sens de rencontrer à la fois la mère et ses enfants et le père, mais c'était plutôt 2-3 situations donc c'est vraiment extrêmement minoritaire. Dans le cadre de situations suivies en ambulatoire, surtout. Sinon il y a la littérature autour du contrôle coercitif et des violences en général et de l'emprise. Mais mon rapport aux personnes auteurs, il est celui-là, il reste pauvre évidemment par rapport aux travailleurs et travailleuses de Praxis par exemple.

Moi : Oui mais je prends un peu les points de vue de chacun parce qu'il me faut quand même un certain nombre de professionnels pour pouvoir avoir une petite base. Et du coup je rencontre pas mal de gens, comme je vous l'ai dit qui me parle des expériences à travers la voix des victimes. Parce que des gens qui travaillent directement avec les auteurs, il y en a pas beaucoup. Et du coup j'en ai déjà interrogé, j'ai déjà eu des entretiens avec des gens de chez Praxis, du Divico, j'en ai encore d'ailleurs. Mais j'essaie aussi d'avoir d'autres points de vue et des points de vue aussi du côté de la victime parce que ça me donne un autre point de vue que chez Praxis on ne me donne pas par exemple. Voilà de toute façon je mène mon entretien et si vous n'arrivez pas à répondre à des questions, n'hésitez pas à me le dire, on passera à la question suivante et moi je verrai si j'ai ce qu'il me faut. Et du coup ça fait combien de temps que vous travaillez avec les victimes ?

Intervenant : C'était 2003, moi je dirais que vraiment aux côtés des victimes, il y a eu 14-15 ans au CVFE comme tu dirais entre 2003 et 2017 quoi, et puis ici ça fait une année dans le cadre du planning. Et entre-temps j'ai été dans ce rapport plus un peu de distance critique et de questionnement qui devait nous amener à rédiger des textes qui portaient un regard, une analyse éthique sur la façon dont les violences conjugales sont socialement comprises mais auprès des victimes, je dirais qu'il y a eu ces 14 années au refuge et puis dans les maisons d'accueil du CVFE et en ambulatoire et puis l'année ici donc ça fait disons 15 ans de travail concret auprès d'elle.

Moi : Ok, je vais passer un peu à la représentation que vous pouvez avoir des auteurs. Vous me dites si vous arrivez à y répondre ou pas et n'hésitez pas aussi à me parler du point de vue que vous avez par rapport à la victime. Comment est-ce que vous pouvez décrire les auteurs ? De violences conjugales.

Intervenant : Je parle de ma propre posture c'est plus confortable pour moi. Donc je vois les auteurs comme à la fois super différents les uns des autres et pour beaucoup ayant des points communs dans leur vulnérabilité cachée, enfin impossible à montrer à l'extérieur et auxquelles ont accès les femmes elles-mêmes. Je les vois comme des personnes, pour beaucoup d'entre eux, avec des formes de fragilité, des aspects de leur gestion, notamment des émotions qui sont restés extrêmement peu développés, leur capacité à le faire. Et en tout cas dans le cadre conjugal, c'est un espace où souvent rapidement ils peuvent s'autoriser une gestion des émotions catastrophiques et des passages à l'acte de toutes sortes qui va avec cette incapacité à gérer l'émotion. Je ne m'exprime pas hyper clairement, je m'en rends compte, mais je suis frappé par le mélange de comment je vois les auteurs, de fragilité fondamentale comme ça de trucs qui a pas pu grandir, d'insécurité très forte et d'autorisation au rapport de force et de domination dans le cadre de leur couple. Ils peuvent effectivement imposer par la force, par la menace, par l'humiliation, par les différentes formes de violence économiques aussi qu'on connaît imposer une sorte de puissance, mais qui pour beaucoup d'entre eux cachent, voilent des formes de vulnérabilité un peu insoutenables pour eux et qui n'arrivent pas à regarder en face ou qui leur font honte. Enfin voilà ça c'est le premier truc qui me vient. Ce qui sous-entend qu'il y a toujours quelque chose à faire au niveau. Ça rejoint l'idée qu'il y a de l'aide à apporter aux hommes à beaucoup d'hommes auteurs de violences. C'est-à-dire que très peu d'entre eux sont des gars qui correspondraient à ce dont on parle dans le fantasme social autour de la perversion narcissique, très peu d'entre eux sont des mecs qui prennent un pur plaisir à la domination à l'intérieur de leur couple qu'ils le font sans que ça ne cache quelque chose de l'ordre d'une béance, d'un truc peut-être justement non soignable, parfois peut-être il est trop tard, mais en tout cas il y a quelque chose là d'une humanité, il n'y a pas des pure manipulateurs ou très peu qui serait des dominants robotiques sans vulnérabilité, sans fragilité, sans violence subie plutôt dans leur vie, quelles que soient les raisons en tout cas, ces personnes ne sont pas nées en tant qu'hommes avec des gènes de la domination, de la violence donc ils sont aussi le fruit d'une histoire familiale, d'une histoire sociale qui ont fait ce qu'ils sont. J'insiste parce que c'est quand même important aussi parce que c'est ce qui permet en voyant les gars, les mecs dangereux, les êtres humains dangereux, tout ce que je viens de dire ne retire pas ça, mais les voir avec cette forme d'humanité là, ces blessures-là impossibles à exprimer aussi parce qu'ils sont des gars et qui ne

peuvent pas le faire, ils ont jamais appris à le faire, les voir comme tels, c'est aussi permettre le lien fin avec les femmes, avec les personnes victimes parce que elles ont eu accès à cette souvent à ces formes d'humanité là. La plupart des gens ni accède pas et donc si on veut accompagner les victimes, il faut comprendre et essayer de comprendre avec elle grâce à elle, ce qui se cache comme subtilité, humanité derrière tout le fil parfois de l'emprise, souvent de la domination et en tout cas toutes les formes de violence qui sont exercées par ces gars.

Tu vois, je me rends compte en te parlant que je peux parler moi donc il faut peut-être que je m'arrête aussi un moment donné. Il y a peut-être encore un truc à te dire, je suis frappé par le fait les hommes auteurs de violence conjugale, ils font un truc qui est un peu contre-intuitif, mais qui est qu'ils s'autorisent avec parfois une femme à laquelle ils tiennent énormément, c'est pas toujours le cas, mais il y a tout de même de l'attachement quelque part et parfois très sincère et ils s'autorisent avec ces personnes, ceux qui ne s'autorisent pas avec d'autres, il y a des gars qui sont violents à différents endroits de leur vie et on se rapproche peut-être parfois de sociopathie, psychopathie, la plupart d'entre eux, beaucoup d'entre eux, c'est dans ce domaine-là qu'ils s'autorisent ce type d'agression et en fait c'est des gars qui s'autorisent des agressions extraordinairement variées pour beaucoup d'entre eux et au fil du temps parfois de plus en plus intense et qui abîme de plus en plus de façon objective quoi la personne avec qui ils vivent, précisément dans un espace qui est censé dans l'imaginaire collectif potentiellement être sécurisé et c'est un paradoxe extraordinaire et je suis aussi frappé pour terminer peut-être simplement par justement par la variété de ce qu'ils peuvent s'autoriser et je les vois aussi, je pense que c'est des personnes qui ont été peu entraînées à ça, peut-être pour beaucoup d'entre eux, peut-être aussi en tant qu'hommes, mais forcément il y a aussi une construction de genre, mais qui ont été peu entraînés ou qui s'entraînent ou qui se désentraînent à l'empathie envers cette personne avec qui ils vivent parce que si ils faisaient ce chemin d'empathie, en fait ce serait juste insupportable pour eux donc c'est aussi des personnes qui s'appauvrissent, qui sont pauvres au niveau de leur capacité d'empathie. C'est comme ça que je me les représente et on parlait avec mes collègues, avec la victime, on essayait de comprendre, j'employais ce mot-là de « chemin d'empathie ». Comment est-ce qu'on peut proposer des chemins d'empathie au père quoi notamment une des branches d'accès, c'était l'empathie elle peut venir parfois plus facilement envers les enfants. Comment est-ce que lui il peut se mettre à la place de son enfant qui par exemple tremble sous son lit parce qu'il a entendu, parce qu'il a peur de ce qui est en train de se jouer dans sa maison et comment est-ce qu'on peut le ramener à se mettre un peu à la place de, faire un pas, un chemin vers l'autre c'est vraiment un des enjeux, je pense que c'est ce que Praxis essaye de faire dans leur travail de responsabilisation, il y a aussi ce travail de qu'est-ce que l'autre ressent à ce moment-là ? Qu'est-ce qui se passe pour l'autre et toi d'ailleurs qu'est-ce que ça t'évoque dans ta propre histoire en fait parce que t'as souvent été dans cette position toi en tant que gosse, en tant qu'ado à certains endroits t'as vécu cette peur. Je les vois comme des êtres souvent, très pauvres appauvris et pauvres en termes de capacité d'empathie. Parce que c'est impossible à regarder en face ceux qu'ils font subir, notamment au niveau sexuel par exemple.

Moi : parfait, par rapport au comportement justement vous en parliez un petit peu. Est-ce que pour vous il y a des comportements, attitude, manière de penser qui reviennent souvent chez ces auteurs ?

Intervenant : Oui je vais essayer d'être plus bref, mais en tout cas un des trucs qui me semble très clair, c'est que le mode de pensée, c'est pas moi, c'est toi ça c'est vraiment une base, c'est-à-dire c'est ce qui explique c'est pas moi c'est la vie c'est les violences subies ailleurs, c'est l'alcool c'est tout ce qui tourne autour de la justification de « comment est-ce que je peux expliquer mon passage à l'acte, mes passages à l'acte, ma façon d'agir », mais on peut voir que c'est aussi une posture extrêmement défensive, c'est juste pas possible d'assumer, pour beaucoup de ces gars, une responsabilité ou d'assumer suffisamment de responsabilité par rapport à leurs actes. J'ai commencé par les façons de penser, c'est-à-dire tout un travail de, qu'est-ce qui peut avoir justifié de tels actes ou telle façon de faire ? OK c'est pas moi donc en gros c'est souvent les gosses, ce qui s'est passé là, toi ma compagne, tu sais bien que quand tu fais ça c'est toujours trouvé une justification externe. C'est l'« Eternal locus of Control », je sais pas si vous utilisez toujours cette expression, moi j'avais appris ça en crimino dans les années 90. C'est vraiment à l'extérieur que se situe les explications sur ce qui lui arrive en l'occurrence sur ce qu'il fait en fait c'est toujours « il m'arrive quelque chose », il y a tout un art de la justification pour ne pas dire « j'ai posé cet acte et j'en suis responsable ». Ça c'est une chose et ce que je perçois, c'est qu'il y a une vision du monde, une vision du genre, des rapports entre les genres et donc un rapport à « où est la femme » « comment elle doit se tenir » et « quelle est sa place dans le monde, et dans la société, et à la maison, et dans le lit » et il y a une place qui est celle-là et c'est un peu insupportable que les femmes, leur compagne négocient, transforment cette place quoi donc cette vision un peu rigide de la complémentarité homme-femme par exemple et donc toi t'es là et moi je suis là et si t'es pas là quand je t'attends là il va avoir une sanction ça c'est vraiment quand même quelque chose qui revient très fort. Autrement dit les stéréotypes de genre nourrissent à mon sens les rapports de domination dans les couples hétérosexuels, les rapports de domination homme-femme, c'est une évidence. Il y a plein de nuances à mettre dans ce que je viens de te dire bien sûr. Tout ne tourne pas autour de ça, mais c'est clair que ça revient énormément. C'est pas seulement culturellement quoi je veux dire c'est pas seulement dans le monde arabo-musulman par exemple, même si c'est parfois très frappant quand on rencontre toute la communauté maghrébine dans les maisons d'accueil, pas qu'il y ait plus de violence là-bas nécessairement, mais elle se base notamment dans les couples où il y a de la violence sur cette soi-disant complémentarité. Ces pensées-là, ces croyances-là, c'est certain que ça joue un rôle dans beaucoup de situations. Et alors il y a l'autorisation à l'impulsivité c'est-à-dire « je peux, j'ai le droit de pas essayer de d'apaiser mes émotions, j'ai le droit d'exploser précisément dans l'espace familial, notamment peut-être parce que je ne m'autorise pas ailleurs dans le monde du travail ou ailleurs tout court ». Au niveau comportemental, il y a cette impulsivité-là. Et cette impulsivité-là, en tout cas quand je dois parler des violences conjugales, je dis toujours que le but c'est le contrôle. Le but fondamental c'est que ces gars ils ont besoin d'avoir du contrôle sur leur propre existence et que leur compagne c'est une source d'angoisse potentielle énorme, je parlais de fragilité tantôt il y a ça, mais « mais moi ça me fout les jetons si ma femme elle gagne en autonomie, si je ne sais pas ce qu'elle fait ce soir parce qu'elle a un truc avec ses collègues ». Ces gars sont tout le temps mis face à leur propre inquiétude, peur de la trahison,

peur de l'abandon, tout ce qu'on veut. Et à côté de l'impulsivité, il y a aussi tout un travail pour beaucoup d'entre eux de contrôle qui passe là pas par l'impulsivité, mais par une espèce de mise en place de différentes techniques pour vérifier, pour savoir comment l'autre va s'habiller, où elle va, comment elle revient, combien de temps durent les courses et donc il y a cette combinaison d'impulsivité et de stratégie pure. C'est vraiment aussi, moi ce qui me frappe dans le rapport des auteurs à leurs victimes quoi.

Moi : Par rapport au comportement, comment est-ce qu'eux ils vont comprendre ou interpréter leurs propres actes envers la victime ? Est-ce qu'il va y avoir une compréhension de l'acte en tant que tel ou pas du tout ? Que ce soit au niveau du contrôle ou de la violence.

Intervenant : Oui. C'est-à-dire que tes questions sont forcément super larges, donc du coup je dis tiens comment est-ce que je choisis de répondre. Il y a des endroits où si le contrôle est légitimé notamment par les potes ou par la famille d'origine, voire la famille de la femme elle-même. Il y a plein d'actes alors qui sont comme à la fois hyper conscient et considérés comme normaux qui pour moi relèverait d'un enfermement, d'une forme d'enfermement, mais qui pour l'homme en question relève d'une forme de normalité. Et ils ont des gestes et des positions assumées. Et puis à côté de ça, il y a toutes sortes de gestes qui sont posés où je suis frappé par le fait que les femmes nous racontent, que les compagnons comme ne voient pas en quoi ce qu'ils ont fait et si grave par exemple quoi il y a une forme de banalisation et je pense étant formateur aussi avec Jean-Louis au PDC, on sait que ça fait partie de stratégie, la banalisation, le discours banalisant, la minimisation de ce qui s'est joué et des conséquences pour l'autre, ça fait partie de ce qui permet à l'auteur encore une fois deux tenir de ne pas regarder en face ce qui se joue. Mais je pense que c'est à la fois stratégique et en même temps parfois comme je parlais de difficulté d'empathie, c'est aussi en partie sincère, c'est-à-dire ne pas comprendre ce que l'autre est en train de vivre, ne pas saisir à quel point ces actes ont des conséquences intérieures donc pas visibles directement chez l'autre. Je pense que ça fait aussi partie des limites de beaucoup d'auteurs de violence. Tous ne sont pas hyper conscients de l'effet qu'ils vont avoir sur l'autre. Maintenant, je pense aussi et il y en a qui ont des compétences relationnelles et une connaissance de l'impact sur l'autre, par contre qui sont extrêmement fines et qui vont développer même des sentiments, développer ses compétences, de créer l'insécurité, la peur chez l'autre et même de venir vérifier si ça marche toujours et de se sentir exister à travers ça de se sentir puissant à travers ça. Il y a des curseurs comme ça et je pense qu'il y a des gars qui perçoivent pas ce qui se passe pour l'autre et ça les arrange bien aussi. Et puis il y en a d'autres qui petit à petit développent ses compétences à savoir vraiment bien tout l'impact que ça a sur l'autre et de vérifier qu'il a toujours ce pouvoir-là, c'est important pour lui. Parce qu'il y a aussi tout un discours très fort autour du « mon acte est un acte qui répond à ton comportement » donc c'est à la fois comme on disait tantôt, c'est le nôtre qui a commencé quelque chose et du coup ça fait penser en systémique à la ponctuation de la séquence des faits, c'est important parce que tu vois quand tu racontes une histoire à toi-même et à l'autre ou à un tiers, c'est quand est-ce que tu la commences cette histoire ? Quand est-ce que tu ponctue la séquence donc je crois que les auteurs c'est des rois pour dire en fait ça a commencé là quand toi t'as fait ça et puis du coup très souvent le prétexte est tout à fait disproportionné, n'est pas du tout proportionnel aux conséquences que ça va avoir mais lui il raconte l'histoire à partir de ce moment-là. Sauf que

en fait l'histoire elle dure depuis très longtemps et l'histoire a une longue histoire. Et la femme la personne victime elle vit avec une ponctuation d'abord pas claire, mais en tout cas qui ne commence pas du tout à cet endroit-là, c'est un peu comme quand les gars arrivent chez c'est parce qu'ils disent « moi j'ai donné un jour une gifle », t'as une séquence comme ça c'est pour ça que toute la lutte je pense du travail social en violence conjugale, c'est tout le temps de dire « attend la violence conjugale c'est pas un fait, c'est une histoire ». Mais l'interprétation des auteurs, en tout cas c'est vraiment essayer de raconter une histoire qui commence là et qui s'arrête là et donc ça limite les torts qu'ils ont mais aussi si on commence au bon endroit dans leur récit, ça veut dire qu'il y a quelqu'un qui a tort, et moi je redresse un tort, je suis dans une revanche légitime, c'est aussi ce que les psy appellent « légitimité destructrice », tu l'as mérité quoi et donc il se débrouille pour se raconter une histoire qui justifie leur violence. Enfin en tout cas je pense que ça fait vraiment partie du discours de beaucoup des auteurs dont j'ai entendu parler ou que mes collègues de Praxis rencontrent.

Moi : Par rapport à la relation qu'il y a justement, comment l'auteur il va se percevoir au sein du couple. Quelle place il pense avoir dans le couple ?

Intervenant : C'est marrant, c'est une question plus complexe pour moi. En tout cas, j'ai une vision, j'ai un regard comme ça sur les gars, je me rends compte sur les auteurs qui a aussi une vision un peu parfois. Je vois beaucoup d'entre eux comme en difficulté en dehors du couple quoi dans la vie même pas spécialement spectaculairement, mais pas nécessairement avec des vies folles quoi ou telles qu'ils auraient espéré l'avoir et donc ils reviennent dans leur lieu de sécurité théorique amoureuse ou aimante, avec une forme de rage quoi aussi de sentiment d'insatisfaction parfois d'être pas bien traité. Et je pense qu'ils ont envie d'être précisément un peu choyé, roi et donc roi aussi à la maison comme si c'était un espace qui se transformait ou qui était un espace où ils étaient en pouvoir.

Moi : On peut dire qu'ils pensent être le centre du couple alors ? Ils voudraient en tout cas être le centre du couple ?

Intervenant : Le centre de l'attention de la compagne, en tout cas ça c'est sûr. C'est normal d'être le centre d'attention. Et peut-être c'est d'autant plus une attente plus ou moins consciente, mais c'est d'autant plus le cas qu'ils ne sont pas au centre de l'attention ailleurs. Maintenant après voilà t'as plein d'exceptions, t'as des gars qui sont avec des personnalités à tendance narcissique et qui vont être au centre aussi ailleurs et qui vont attendre de leur compagne qui viennent confirmer cette image de soi un peu grandiose qu'ils peuvent avoir donc il y a toutes sortes d'exceptions mais en tout cas je perçois ça, et c'est vrai que je me rends compte que je te partage notamment une image d'auteur de violence qui sont des auteurs à la fois potentiellement vraiment dangereux et en même temps en fragilité quoi mais peut-être d'autant plus qu'ils ont cette espèce de faille à l'intérieur. C'est pas révolutionnaire ce que je te raconte, mais c'est vrai que peut-être parfois on pourrait avoir tendance notamment dans des positions féministes et tout ça qui sont très intéressants. Mais à percevoir l'auteur comme dans un pur stratégie par exemple.

Moi : C'est sûr, moi quand j'en parle, ne serait-ce qu'à mes proches ou même moi avant de commencer ce travail d'office dans les mœurs qu'on nous raconte et qu'il y a actuellement on

va se dire « l'auteur c'est un manipulateur, tous les gestes sont calculés, il fait ça pour faire du mal etc. » alors qu'au final pour la plupart c'est pas du tout le cas, c'est des personnes qui ont été blessées, qui ont des traumatismes et qui évoquent la violence parce que c'est leur seul moyen de gérer ces frustrations, d'atteindre le but qu'ils souhaitent avoir etc.

Intervenant : Oui c'est ça, et en même temps Clara, je crois qu'il y a un truc ce que tu viens de dire en fait, oui j'adhère et ce qui est tout le temps délicat c'est que en même temps cette relation quand ces relations parfois il y en a plusieurs, mais cette relation quand elle se prolonge un peu les mecs ils apprennent ce que c'est d'être dans une posture de domination relative, puis parfois plus ancrée et ils y prennent goût, il y a quelque chose aussi en même temps un truc où ils sont plus que la personne blessée donc je pense si on veut venir en aide, si on veut transformer les choses, il faut avoir cette vision de l'homme blessé et savoir que ça cohabite avec quelque chose qui s'apprend aussi de l'ordre de la puissance et d'une puissance un peu destructrice, parfois fort destructrice, c'est à la fois ces êtres humains complexes qui peuvent aussi développer cette forme de jouissance à la domination. Je parle de jouissance et je me rends compte que je suis baigné dans des lectures pour le moment, je remplace les mots comme ça je sais que c'est intéressant aussi comment en psychanalyse il différencie la jouissance et le plaisir et la jouissance c'est un truc dans son vocabulaire à lui j'ai retenu ça comme ça tu verras je sais pas à quel point ça peut t'intéresser, mais il y a un truc je crois dont on doit se méfier quand on est dans un des rapports de couple, et notamment quand on a du pouvoir sur l'autre, c'est que cette jouissance c'est vraiment un truc pour lequel les personnes prennent plaisir eux-mêmes en solo et qui permet aucun partage, le plaisir qui peut être partagé, la jouissance c'est un truc purement pour toi, un truc intérieur et un machin comme par exemple « tu peux jouir de parler sur le dos de quelqu'un, tu peux jouir de voir que l'autre, tu l'as menacé de quelque chose et qu'en fait elle se tient, ta femme elle est là je sais pas dans la sexualité ou dans sa façon de faire bouffer et tout ça elle s'est tenue à ce que tu lui avais dit » et ce sentiment de puissance peut développer une forme de jouissance aussi qui est vraiment destructrice à terme, destructrice aussi de la capacité de l'empathie mais là c'est un peu psy que je raconte, je crois qu'il y a de ça.

Moi : Je vais parler un peu plus du risque de féminicide. Est-ce que vous avez des critères d'évaluation qui va amener à caractériser cette situation comme critique ?

Intervenant : Je vais pas être original, je pense la notion d'écart d'intention c'est quand même vraiment une notion clé quoi. On sait bien quand on travaille en violence conjugale qu'en fait des situations où il y a de la violence vraiment parfois lourde quoi des conséquences physiques sur les corps des femmes, des enfants, parfois vraiment lourdes, voire même des gars qui fait qui peuvent se faire du tort même s'abîmer complètement avec l'alcool, on peut voir du tort qui fait à lui-même aussi, même si là bon moi je suis empathie avec la personne victime mais tout ça peut tenir pendant très longtemps, c'est fonctionnel pendant très longtemps, tu vas les voir, elles vont venir au refuge et puis tu sais qu'elles vont repartir. Ça marche en fait, ça fonctionne et c'est à l'endroit où ça va dysfonctionner que le risque de passage à l'acte de féminicide, l'infanticide va tout d'un coup augmenter de façon très nette. C'est quand la femme par différents biais met en place une dynamique de dévotisation, voire une forme d'émancipation par rapport au couple. Et la séparation, la volonté de séparation un peu avérée, forcément c'est la concrétisation de ce dynamique-là. Et dans des situations où il y a un auteur qui dépend

extrêmement fort de sa relation de couple qui par exemple a perdu un job, dont les amitiés se sont affaïssées, dans le niveau de dépendance socio-affective quoi de l'auteur envers sa compagne et la famille ou le couple que ça forme quand il y a ça, plus une volonté de contrôle de la part du gars qui a été mise en place dans le passé. Plus l'écart d'attention parce que madame prend distance alors les risques sont présents. J'allais dire quand monsieur forcément a des armes ce genre de choses forcément, mais c'est vrai aussi les passages à l'acte violence physique sont un indice d'inquiétude, mais maintenant toi qui travailles là-dedans, tu sais bien qu'il y a des féminicides qui ont lieu alors qu'il n'y a jamais eu de violence physique avant donc c'est surtout je crois le contrôle qui a été mis en place et le niveau de solitude et de dépendance de l'auteur qui sont à mon sens des indices de situation inquiétante. Et ça veut dire qu'il n'y a pas Praxis ou n'importe quel service autour de ce gars, la solitude, l'isolement est vraiment un point hyper important à prendre en compte.

Moi : Et est-ce que vous avez déjà été confronté à ce genre de situation un peu inquiétante via une victime ou autre ?

Intervenant : Oui par le passé.

Moi : Ou du moins me dire pourquoi est-ce que vous avez trouvé cette situation inquiétante ?

Intervenant : C'est un peu dommage parce que moi ma mémoire elle est vraiment limitée, laisse-moi juste quelques secondes pour peut-être essayer de me replonger dans une situation parce que l'air de rien en fait ici par exemple depuis un an, il y a aucune des situations des femmes que je rencontre qui soient inquiétantes au niveau dangerosité comme celle que tu évoques. C'est vraiment plutôt avant, il y a une dizaine d'années et plus loin et donc c'est pas si évident pour moi de me replonger. Moi en tout cas je me souviens d'une situation, il y en a deux qui me viennent à l'esprit qui étaient vraiment spectaculaires. Il y a une dame qui peut-être du coup des collègues du refuge te parleront si tu rencontres ou t'ont parlé des collègues qui sont là depuis longtemps. Il y a une dame qui a été poignardée dans la rue en face des maisons d'accueil, il y a une vingtaine d'années. Et cette dame-là, on savait qu'il y avait du danger, elle était donc partie depuis plusieurs mois. On savait que c'était dangereux, mais je crois qu'on ne parlait pas encore du féminicide, on ne parlait pas ce mot-là nécessairement en 2006 et on savait que c'était une situation de dangerosité. Mais peut-être qu'on n'avait pas mesuré à quel point et puis voilà en tout cas cet homme c'était un homme qui était hyper contrôlant avant que cette femme ne s'en aille avec ses deux enfants. C'était un homme dont le réseau liégeois était limité parce qu'ils étaient venus de l'étranger, ils parlaient pas bien la langue encore. En tout cas c'était en train de se faire, mais c'était fragile. C'était un gars qui avait été marqué par la guerre, c'était un homme qui avait des formes de traumatisme lié aux violences de la guerre dont on ne mesurait pas bien les effets, on n'a pas été en contact avec lui dans mon souvenir, mais on savait que c'était un gars qui avait déjà tué par exemple et assister à des violences très hard. Et c'était un moment où la femme était en train de chercher dans mon souvenir, en tout cas elle était hébergée dans la première maison, puis dans la deuxième où c'est des apparts en semi-autonomie. Et puis elle était en train de chercher un appartement pour elle ses deux enfants. Et Je ne me souviens plus si ce monsieur avait accès, voyait ses enfants ou pas, peut-être, mais en tout cas ça faisait longtemps qu'elle était là et ce monsieur c'est comme s'il tenait le coup pendant tout un temps.

Mais ce moment où son ex-compagne va trouver un espace à elle pour les enfants, donc va sortir de l'institution, c'était sans doute un temps où aujourd'hui on dirait « attention, on doit être particulièrement attentif », il y avait quelque chose qui se jouait de cet ordre-là et la relative solitude de ce gars-là, les impacts traumatiques dont je t'ai parlé, tout ça faisait que en tout cas on était très conscient et puis en même temps on n'a pas réussi à éviter cette agression. C'est une femme qui a été poignardée avec le couteau qu'elle avait elle-même. En fait, elle se promenait avec un couteau et donc le gars n'a pas été prémédité de cette façon-là. Tout n'est pas maîtrisable on ne se dit pas aujourd'hui « c'était évident, il allait agresser » mais les indices étaient là. Puis il y avait un autre gars aussi une autre situation, on a été très inquiet parce que Praxis intervenait dans la situation auprès de monsieur, mais ce monsieur ne répondait plus à leur sollicitation. Et c'est un gars qui avait déjà été en prison à plusieurs reprises, c'est quelqu'un qui pouvait exercer des violences physiques sur plein de gens dans ce cas-là, dont cette campagne, c'était un mec qui passait à l'acte un peu partout dans son existence. Et elle avait décidé de mettre un terme à la relation et donc c'était une relation extrêmement inquiétant. Ce côté, on n'a plus de contacts avec lui et c'est un gars qui a très peu de limite à gérer son impulsivité, son agressivité à l'égard des autres, mais notamment d'une campagne, était vraiment faible et je veux dire s'il y a plus de moyens de mesurer avec lui où il en est et tout ça, on était vraiment extrêmement inquiet, puis je pense ne sais plus ce qui lui est arrivé, je crois qu'il est retourné en prison et puis cette femme n'a pas été agressée comme on n'en avait peur.

Moi : Par rapport au travail d'accompagnement qui peut être fait c'est quoi pour vous la prise en charge des auteurs et des victimes qui va être nécessaire à la prévention d'un féminicide justement ?

Intervenant : En tout cas, une des clés, c'est que les personnes soient les moins isolées possibles, je dirais. Je reviens là-dessus, mais quand pour moi le travail associatif, il doit être d'entourer des femmes victimes de violences conjugales avec leurs enfants. permettre de trouver des espaces les plus sécurisés possibles d'une part, et puis de permettre aussi aux femmes, même si elles ont déjà des compétences énormes dans ce domaine, mais c'est plus peut-être canaliser toutes ces connaissances pour leur permettre de mesurer le mieux possible le plus finement possible, avec les éléments qu'elles ont, le niveau de dangerosité dans lequel elle se situe, où se situe leur compagnon quand elles ont des contacts avec lui ou leur ex-compagnon C'est donc les armées encore un peu plus en terme de je sais pas de lucidité sur ce qui est en train de se jouer. Donc de niveau de risque et à côté de ce travail avec les victimes, il y a travail avec les auteurs et donc c'est vraiment hyper important que des travailleurs du social soient des alliés pour les auteurs. Moi je pense qu'on peut pas tout faire et les personnes qui travaillent avec les victimes peuvent peut-être pas jouer ce rôle-là aussi ou difficilement. Mais en tout cas elles peuvent collaborer, je trouve symboliquement super important que les personnes qui sont aux côtés de l'auteur, je ne nie pas la dangerosité des faits, mon désaccord avec les passagers à l'acte de cet auteur, je suis à ses côtés, mais sans adhérer évidemment à ces façons de faire. Et je collabore avec les personnes qui entourent les victimes et donc je vois bien que ça marche pas tout le temps que c'est faillible parce que par définition on peut pas tout maîtriser. Peut-être heureusement je ne sais pas qu'on ne maîtrise pas tout mais en tout cas cette approche collective et entourante des personnes auteurs et victimes. J'aurais tendance à dire aussi que, je sais qu'il

existe des tentatives de travail dans d'autres communautés par exemple, parce que je lis un bouquin sur un tout autre sujet, mais je lis un bouquin autour des pratiques en thérapie narrative, comment est-ce que les gens se racontent ce qui se joue en termes de violence par exemple entre auteurs de violence dans la communauté maori en Nouvelle-Zélande comment ils font eux et eux ils font un truc du genre, OK on va prendre en main. On va se réunir entre auteurs, mais on est animé par des anciens, des gens qui sont peut-être passés par là j'en sais rien, mais en tout cas on va réfléchir ensemble et dans leur réflexion ensemble il y a qui parmi, les personnes que tu aimes, c'est montré en désaccord ferme avec tes actes, avec ce que tu as fait, ce que tu fais, la façon dont tu as traité ta compagne, et qui t'aime et est en désaccord et comment est-ce qu'elle t'a aidé à prendre conscience et je trouve que peut-être une des pistes qu'on doit faire pour diminuer l'isolement, c'est aller peut-être encore plus chercher dans les amis d'enfance dans le cousin qui fait exception à la règle et qui a osé s'exprimer. Aller chercher des personnes qui diminuent l'isolement et qui sont des personnes qui accompagnent à la fois affectivement, mais aussi de façon critique les auteurs. Donc pas seulement le monde associatif, mais aussi la communauté autour. Enfin voilà aujourd'hui si je travaillais dans une association, j'aurais tendance à réfléchir à cet enjeu-là de façon en tout cas systématique, je crois que c'est le cas, mais c'est peut-être pas.

Moi : Si je peux me permettre une dernière question avant de vous laisser. Selon vous, c'est quoi les enjeux justement les difficultés de cette prise en charge ?

Intervenant : En tout cas pour moi, c'est qu'il y a la question de la perte, donc si les auteurs sont comme je les ai décrits tout à l'heure pour certains d'entre eux, dans une forme de sentiment d'échec, mais aussi de solitude d'angoisse. Parfois moi j'ai l'impression qu'il y a une difficulté de fond qui est un peu qu'on ne sait pas atteindre cette peur de l'abandon fondamental, cette espèce d'angoisse, c'était aussi ce sentiment d'échec, ce sentiment de trahison. Qui est complètement à côté de la plaque, je veux dire quand on a affligé ce qu'on a infligé à sa compagne, quelle s'en aille c'est juste normal et une façon de récupérer de la dignité et je veux dire voilà n'empêche que ça c'est mon regard, mais ce que vit la personne auteur, c'est un sentiment d'effondrement. Peut-être qu'il y a un endroit où on ne sait pas atteindre ça et donc c'est là aussi que ça nous échappe, je crois, on peut faire tout ce qu'on veut en terme d'accompagnement il y a un truc peut-être justement de l'ordre de la fragilité humaine et de la perte qui est fondamentale et voilà je dirais que ça c'est une des difficultés. Comment est-ce qu'on accueille ça ? on prend soin de ça ? Il y a quand même quelque chose de l'ordre la perte intérieure, un truc qui remonte loin et qui ramène aussi des blessures très lointaines, sans doute ou simplement je ne sais pas un dénuement comme ça de l'humain. Mais il y a aussi un truc plus brut, un truc plus narcissique qui serait de dire « je ne sais pas vivre en ayant perdu le contrôle sur cette personne », on peut à nouveau accompagner vers ce qu'on peut, ça s'apaise pendant un temps et puis cette espèce de truc de mais en fait cette femme vit sans moi, fait l'amour avec quelqu'un d'autre ou ne le fait pas mais je n'en sais rien, j'ai cette perte du contrôle sur l'autre et comme quelque chose de je sais pas comment est-ce qu'on travaille ce truc-là comment est-ce qu'on fait avec ça. Je pense que si on ne fait rien avec ça, qu'est-ce que ça te fait la perte de contrôle. Alors on risque de laisser comme une espèce de bombe à retardement comme ça, qui un jour ou l'autre explose peut-être quand le tissu social et le judiciaire autour

de l'auteur se distend un peu, peut-être ça revient en fait. Les enjeux sinon, moi je dirais, il y a quand même un enjeu un peu impossible qui est le comment nourrit les capacités d'empathie des garçons envers les filles et inversement, notamment à partir de l'enfance. Mais par exemple quand tu vois ici les plannings ils font de l'EVRAS, ils vont donner je sais pas deux heures sur une année en quatrième, en sixième parfois. Sinon c'est deuxième, quatrième, je sais pas les enfants ils ont 2 × 2 heures sur six ans autour de la question, notamment du consentement par exemple, même en primaire, enfin on commence à en parler qu'est-ce que ça veut dire pas spécialement au niveau sexuel mais de façon générale, qu'est-ce que t'imposes ou pas ? et donc tiens qu'est-ce qu'elle ressent à ce moment-là ? enfin tout ce travail de créer des chemins d'empathie plus évident et des capacités de prendre soin, des capacités aussi à reconnaître la souffrance chez l'autre et à pouvoir encaisser l'autocritique et la critique en disant « c'est moi qui ai provoqué ce truc-là, je vais essayer de faire autrement ». Toute cette subtilité relationnelle là en fait ce qu'on pourrait appeler une culture relationnelle. C'est vraiment de là que peut naître des solutions, des contextes de conjugaux amoureux qui sont mieux protégés, des rapports de force en fait. Moi je dirais que c'est l'enjeu majeur il est là et on est pas du tout là-dedans. Enfin je veux dire malheureusement. Quand je dis ça, c'est un peu flou, mais je dirais des peuples de multiples peuples, ceux qui votent et éliminent des hommes, au discours d'extrême droite, par exemple ou la droitisation du monde va absolument à l'opposé en parlant ramenant les individus sur des postures individualistes, justement sur des rapports au monde qui sont je sais pas consumériste ou de compète, il y a quelque chose, qui dès l'entame dès l'école primaire, même maternelle en terme de comment est-ce qu'on s'écoute mutuellement un truc comme ça l'enjeu majeur il est là. Comme il reste 2-3 minutes en travaillant comme tu le fais si je peux me permettre une question. Parce que moi quand je te réponds comme ça, c'est parce que j'ai l'impression qu'on est en train d'inventer tellement de techniques subtiles et fines et chouettes comme le Divico en fait partie. Le Québec ici y travaille. Et puis on voit bien qu'on fait du mieux qu'on peut, mais que des choses nous échappent en termes de violence et de féminicide par exemple. Et donc du coup moi je te parle d'un enjeu qui est vraiment méta et voilà c'est sur le long terme d'une société qui met du fric dans les bases de la culture relationnelle plutôt que de la culture de compétition ou capitaliste, je dirais ça c'est ma vision en politique mais toi de la place que t'occupes là et en faisant ce mémoire, tu dirais toi que l'enjeu majeur c'est quoi ?

Moi : Ça dépend si je prends vraiment l'enjeu par rapport à l'individu, par rapport à l'auteur en soi. Je dirais que déjà c'est compliqué d'aider quelqu'un qui veut pas être aidé parce que pour la plupart c'est des gens qui veulent pas être aidé et qui vont être contraints du coup à de l'aide contrainte par le tribunal etc. Qui vont aller chez la psy parce qu'ils sont obligés, qui vont dire ce qu'on a envie d'entendre au final ils auront pas évolué sur leur comportement interne. Peut-être essayer de travailler et comment travailler quelqu'un qui veut pas forcément s'en sortir tout de suite et c'est ce que Praxis essaie de faire avec le travail de responsabilisation etc. Mais je pense aussi que les enjeux comme vous le dites très bien c'est que en tout cas en Belgique, la finançabilité n'est pas prioritaire sur ce genre de choses. Pour moi il y a très peu d'endroits qui aident vraiment les auteurs. Parce qu'OK on les met en prison mais en prison il y a plus d'aide. Donc une fois qu'ils sont en prison bah ils sont emprisonnés puis après ils ressortent ils ont pas évolué, ils ont pas grandi voire pire. Et après c'est des schémas de répétition du coup qui se répètent avec la même voire avec d'autres personnes. Les enjeux ils sont à différents points de

vue au niveau de l'auteur parce que c'est des gens qui pour la plupart ne veulent pas être aidés et en même temps au niveau national parce que la Belgique fait rien non plus. Maintenant pour aider et comme on l'a dit, sont des gens qui sont pour la plupart aussi traumatisés par leur passé. Qui ont besoin de thérapie et qui ont aussi souvent pas les moyens de se payer ce genre de thérapie, donc qui sont pas aidés. C'est des enjeux que je vois au niveau plus individuel en tout cas.

Intervenant : Oui, j'entends. Je me rends compte, je suis pas tout à fait d'accord avec l'idée de traumatiser. Par contre je pense pas que les personnes qui sont autour des violences sont, enfin ça dépend ce qu'on met derrière le traumatisme. Pour moi par contre il y a des blessures, il y a des failles qui sont peut-être assez banales dans l'humanité quand on est tous avec nos failles, nos trucs, nos attentes, nos espoirs, nos sentiments d'avoir été victimes d'injustice, même dans des familles où il n'y a pas des violences graves et tout ça, mais j'ai aussi évoqué des personnes qui avaient vécu des violences, ça c'est sûr, il y en a évidemment. Mais pour moi il y a aussi vraiment beaucoup de gars qui n'ont pas réussi à se construire ou qui sont fragiles au niveau de ce qu'ils vont construire comme image d'eux-mêmes, mais qui ne sont pas nécessairement des traumatisés mais simplement cette fragilité va nourrir le niveau de dépendance à la relation à l'image même du fait d'être en couple à la notion même de couple. Et c'est un peu le paradoxe d'un gars qui va jouer qui va être dans une forme de puissance réelle, enfin très concrète dans la relation de couple. Mais cette puissance c'est ce besoin de jouer, de prendre cette position-là, se nourrit d'une forme de fragilité globale ailleurs qui n'arrive pas à regarder en face en fait un truc comme ça mais qui n'est pas une fragilité nécessairement problématique, c'est juste que c'est humiliant, il suffirait de la regarder en fait tu vois. Voilà quelque chose comme ça.

Moi : L'entretien se termine. Je ne sais pas si vous avez encore des aspects à aborder que j'ai pas abordé ou si c'est bon comme ça ?

Intervenant : Je pense à rien maintenant, je pense juste simplement ta dernière question, je crois qu'il y a des choses à répondre aussi en effet en termes d'enjeu ou des choses moins généralistes que ce que j'ai amené. Et je regrette un peu de ne pas avoir d'idée là maintenant, mais je si j'en ai l'une ou l'autre, peut-être je te les partage mais je crois de toute façon que Jean-Louis, Joël du Divico, les gens de Praxis peuvent avoir des idées ou les personnes qui travaillent au CVFE aujourd'hui peuvent te les partager, mais je m'en rends ben c'est compte en attendant qu'il y a des choses à dire qui sont plus du concret aussi. Je ne sais pas par exemple on aurait pu dire il y a quelques années le signal le fait de pouvoir avoir un truc sur soi sur lequel on appuie sur le bouton et la police est rapidement là, ça c'est un enjeu majeur je comprends bien qu'il y a des enjeux aussi très concrets comme ça. Moi dans ma représentation actuelle, je ne vois pas très bien c'est quelque chose qui serait plus extraordinaire, tu vois sans doute que à nouveau peut-être que Joël, eux ils sont vraiment au cœur du truc donc Joël c'est celle que je connais, elle doit être la bonne personne pour répondre aussi à cette question d'un point de vue plus pragmatique quoi.